

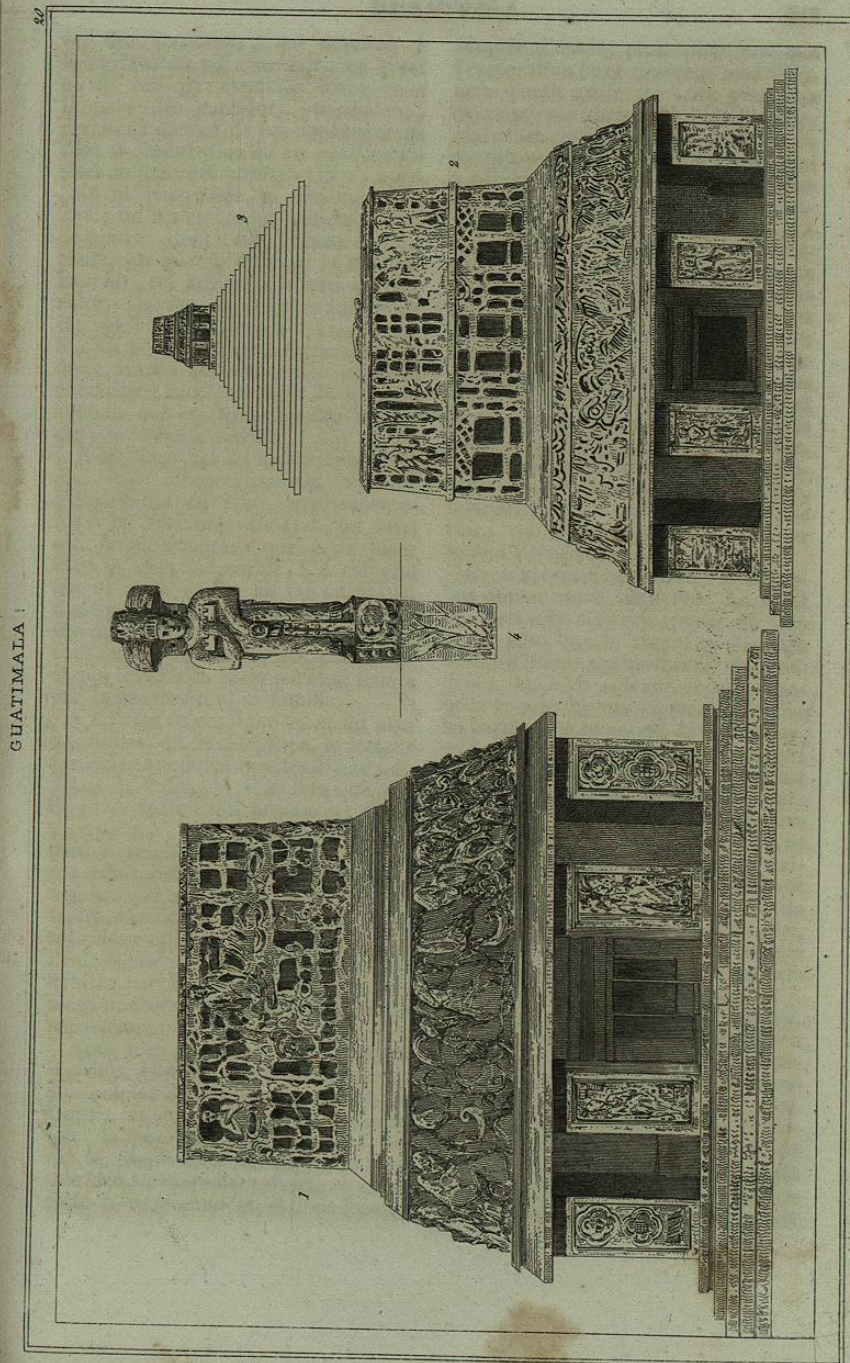
relief est plus original : il représente un individu qui semble se disposer à couper la tête à un criminel qui se tient à genoux dans une attitude suppliante. Le sacrificateur porte, en guise de coiffure, un masque couronné d'ornements bizarres, et dont la bouche laisse échapper quelque chose qui ressemble à une flamme. Le bras droit supporte une espèce de sceptre ou d'instrument, dont l'extrémité supérieure se recourbe en forme de crochet, et offre une garniture de détails étranges.

Jusqu'ici, la partie du palais que nous avons décrite est distribuée de manière à ce que l'ensemble en soit facilement saisi ; mais sur la gauche, il existe plusieurs édifices distincts et indépendants, dont il serait difficile de donner une idée bien exacte. Nous citerons d'abord une tour située sur le côté méridional de la seconde cour. Remarquable par sa hauteur et ses proportions, elle est peu intéressante quand on l'examine dans ses détails. Elle a trois étages, qui reposent sur une base de trente pieds carrés. Elle renferme une autre tour parfaitement distincte, et un escalier de pierre tellement étroit, qu'un homme un peu gros ne pourrait y passer. Cet escalier n'a point d'issue à sa partie supérieure, car on remarque au-dessus de sa dernière marche un plafond en pierres. Il est absolument impossible de deviner dans quel but il a été construit et à quoi il pouvait servir. La tour entière est bâtie en pierres solides, et sa destination est tout à fait incompréhensible.

A l'est de la tour, est un autre édifice divisé par deux corridors, dont un est décoré de riches peintures, et renferme dans sa partie centrale un tableau de forme elliptique, bien conservé et très-remarquable. Ce bas-relief a quatre pieds de long sur trois de large, et l'on aperçoit tout autour les restes d'une belle bordure en stuc. La figure principale est assise, les jambes croisées, sur une espèce de lit ou de canapé dont les deux appuis de droite et de gauche sont formés par deux têtes

de léopards, et dont les pieds ne sont autre chose que les pattes du même animal. L'attitude du personnage est aisée, naturelle, exempte d'efforts ; la physionomie est la même que celle des figures déjà décrites ; l'expression est calme et bienveillante. Le cou est entouré d'un collier de perles ou de grains sphériques, auquel est suspendu un petit médaillon contenant une figure qui n'est peut-être qu'une image du soleil. Comme tous les individus qui font le sujet des sculptures de Palenqué, celui-ci porte des boucles d'oreilles, des bracelets et une ceinture ; quant à la coiffure, elle diffère en ce qu'elle est privée de plumes. Derrière la tête, on voit trois hiéroglyphes qui expliquent indubitablement le sujet du tableau. Le second personnage est une femme, assise aussi les jambes croisées, mais sur terre, richement parée, portant une pèlerine et une robe couverte de broderies disposées en carrés symétriques. Cette femme paraît faire une offrande à la figure assise sur le lit. L'objet qu'elle lui présente est une espèce de bonnet assez singulier, et surmonté d'une aigrette en plumes. Au-dessus de la tête et au bord du cadre, sont placés quatre hiéroglyphes, trois en ligne et un au-dessous du troisième. Ce tableau est le seul morceau en pierre sculptée qui existe dans le palais de Palenqué, à l'exception toutefois des bas-reliefs de la cour. Au-dessous, existait autrefois une table, dont on voit encore l'empreinte sur le mur, et qui, à en juger d'après les autres tables trouvées dans le palais, devait reposer sur deux pieds pleins, et être garnie d'une espèce de dossier le long de la muraille.

A l'extrémité du corridor dont il vient d'être question, existe dans le pavé une ouverture qui conduit par un escalier à une plate-forme, laquelle, par une porte couronnée d'ornements en stuc et s'ouvrant sur un autre escalier, mène à un passage étroit, obscur, coupé par des corridors transversaux. C'est là ce qu'on appelle les appartements souterrains ; ces salles inférieures ont des fenêtres, ou plu-



tôt des soupiraux, qui donnent à la surface du sol; au fait, ce n'est qu'un rez-de-chaussée placé sous le pavé des corridors. Cependant, certaines parties de ces appartements sont si obscures qu'on ne peut les visiter qu'avec des torches. On n'y aperçoit ni bas-reliefs, ni ornements en stuc; on n'y remarque que des tables de pierre, dont une, longue de huit pieds, sur quatre de large et trois de hauteur, est posée en travers du corridor. Un de ces couloirs inférieurs est percé d'une porte qui s'ouvre sur le côté postérieur de la terrasse. Dans deux autres endroits, des escaliers conduisent aux corridors du bas. On suppose que ces appartements étaient des chambres à coucher.

N'oublions pas de mentionner dans une salle somptueusement décorée d'ornements en stuc, malheureusement en fort mauvais état, un autel qui ferait supposer que cette pièce était la chapelle royale. S'il est vrai que ce vaste édifice ait été un palais, il est probable que la partie où nous venons de conduire nos lecteurs était consacrée aux cérémonies publiques, et que le reste du bâtiment était habité par le souverain et sa famille.

« A l'aide de ces données et du plan des ruines, dit M. Stephens, le lecteur pourra se conduire dans les détours du palais de Palenqué; il se fera une idée de la profusion des ornements qu'on y remarque, de leur caractère frappant et original, de l'effet lugubre de ces restes, entremêlés d'une végétation vigoureuse; son imagination reconstruira devant ses yeux, dans toute sa splendeur et avec tous les objets qui l'embellissaient, cette résidence royale habitée par la race étrange dont l'image multiple est reproduite dans ces appartements déserts. »

Nous n'en dirons pas davantage sur le palais, et nous renverrons, pour de plus amples détails, aux ouvrages de Dupaix et de Kingsborough. Toutefois, la description que nous a fournie M. Stephens donne, à notre avis, une idée suffisamment exacte et complète de ce monument, et nous l'avons

adoptée d'autant plus volontiers, que l'exploration de ce voyageur américain nous paraît avoir été faite avec plus de conscience, de soin et d'intelligence, que celles de ses devanciers. Nous en exceptons cependant M. Waldeck, qui a résidé deux ans au milieu des ruines de Palenqué, et qui a rapporté en Europe de magnifiques dessins, dont il a bien voulu nous donner communication, mais qui, malheureusement, ne sont pas encore publiés. Les planches de l'ouvrage de M. Stephens offrant la plus frappante conformité avec les dessins de M. Waldeck, ce contrôle de deux artistes l'un par l'autre nous donne la certitude que les gravures et la description qui nous ont servi de guide sont aussi exactes que possible.

Nous allons passer aux autres édifices qu'on a découverts à Palenqué. Il en est quelques-uns, comme on va le voir, qui sont dignes de captiver toute l'attention des archéologues.

On n'aperçoit de la terrasse du palais aucun autre bâtiment. La forêt qui l'entoure est trop épaisse et trop haute pour que le regard puisse rien découvrir dans ses ténébreuses profondeurs. Mais en suivant ce qu'on appelle le passage souterrain, on arrive au bas du côté sud-ouest de la terrasse, où l'on trouve un édifice pyramidal qui paraît avoir été entouré d'escaliers sur tout le pourtour de sa base. Ces marches ont été soulevées et dispersées par la végétation, de sorte qu'on ne peut parvenir au sommet qu'en s'aidant de ses mains et en s'accrochant aux branches des arbres et aux angles des pierres. La pente est si rapide, que, si l'on déplace une pierre, elle roule jusqu'au bas et blesse les personnes qui viennent après vous.

A environ mi-chemin de la montée, à travers le feuillage des arbres, on aperçoit un édifice dont l'aspect grandiose, rendu singulièrement pittoresque par sa situation mystérieuse, remplit le voyageur de surprise et d'émotion. La construction sur laquelle est assis ce monument a cent dix pieds anglais d'élévation. Aucune description, aucun tableau, ne peut donner

une idée du spectacle qui se déploie sous le regard, en face de ces étranges ruines; rien ne peut rendre la sauvage beauté de ce monde de pierres confusément entassées, de ce vaste bâtiment délabré, encombré de débris couverts de mousse, peuplé de figures bizarres, orné de sculptures extraordinaires, tapissé d'hiéroglyphes dont le sens est perdu, entouré et couronné d'arbres gigantesques qui lui font comme une chevelure verdoyante incessamment agitée par la brise.

Si l'on dégage par la pensée cet édifice de l'inextricable végétation qui le déroberait à la vue de l'explorateur, et si on le restaure sur le papier, d'après l'examen de ses vestiges et conformément aux règles de l'art, on aura un bâtiment long et bas, posé sur une pyramide très-élevée, plus étroit au sommet qu'à la base, et couronné d'une espèce de galerie. Le monument a 76 pieds de long sur 25 de profondeur. Sa façade offre cinq ouvertures et six piliers, le tout encore dans sa position primitive. Toute cette façade est revêtue de stuc, et richement ornée; les piliers des deux extrémités contiennent chacun un tableau d'hiéroglyphes divisé en 76 petits carrés. Les quatre autres pilastres offrent des figures humaines. Le premier cadre représente une femme debout, tenant un enfant dans ses bras, et vêtue d'une jupe élégamment brodée en losanges. La tête et la main gauche manquent. Dans le second on voit un personnage coiffé de plumes, et soutenant sur sa main droite un objet indéfinissable, mais qui semble n'être qu'un ornement de sculpture; à la ceinture sont suspendues des espèces de rubans qui flottent de chaque côté. Dans le troisième et le quatrième tableau, ce sont encore des femmes avec des enfants dans les bras.

L'intérieur de l'édifice est divisé en deux corridors parallèles, pavés avec de grandes pierres carrées, et se terminant dans le haut par un plafond presque en pointe. Le couloir de devant a sept pieds de large; le mur de séparation est extrêmement massif

et percé de trois portes, dont une grande au milieu, et deux plus étroites sur les côtés. A droite et à gauche de l'ouverture principale, les constructeurs ont placé de vastes tableaux d'hiéroglyphes ayant treize pieds de long sur huit de hauteur, et divisés en deux cent quarante petits carrés contenant des caractères ou des symboles. Chacun de ces tableaux est scellé dans la muraille et ressort de trois ou quatre pouces. Les sculptures sont en bas-relief. Les tableaux se composent de deux grandes pierres plates et de plusieurs petites au centre. Ils étaient en assez mauvais état quand M. Stephens les examina, et le lieu où ils se trouvent est tellement obscur, qu'on fut obligé de se servir de torches enflammées pour les éclairer de façon à pouvoir les dessiner.

Le couloir de derrière, sombre et humide, est divisé en trois pièces dont deux, celles des extrémités, ont chacune deux étroites ouvertures de trois pouces de largeur sur un pied de hauteur. On n'y voit aucuns vestiges de sculpture, de peinture, ni d'ornements en stuc. Dans la pièce du milieu, sur le mur du fond, vis-à-vis la porte principale, est un autre tableau d'hiéroglyphes ayant quatre pieds six pouces de large, sur une hauteur de trois pieds six pouces. Celui-ci est dans un parfait état de conservation, bien que la pierre soit brisée au centre dans le sens de la longueur.

M. Catherwood, compagnon de voyage de M. Stephens, est le premier qui ait dessiné et fait connaître au public ces curieuses tables hiéroglyphiques. Soit incapacité chez les artistes qui les accompagnaient, soit indifférence pour ces documents archéologiques, Del Rio et Dupaix se sont contentés d'en parler en très-peu de mots. M. Stephens a donc rendu un vrai service à la science en faisant copier ces pierres si intéressantes.

Il est une remarque qu'il ne faut pas omettre: c'est que ces hiéroglyphes sont absolument semblables à ceux découverts à Copan et à Quirigua, autre ville ruinée de l'Amérique

centrale. Or tout le pays intermédiaire est aujourd'hui habité par des tribus d'Indiens parlant des langues différentes, et ne se comprenant pas entre elles. Cependant tout donne lieu de croire que cette contrée a été autrefois occupée par une seule et même race, parlant une seule et même langue, ou, du moins, se servant des mêmes caractères d'écriture. Quelles révolutions ont pu changer à ce point la face de ce pays, tout en y laissant subsister des peuplades indigènes?

Il n'y a aucune trace d'escalier communiquant du rez-de-chaussée au premier étage de l'édifice qui nous occupe, et l'on ne parvient aux pièces supérieures qu'en grimpant aux arbres dont les branches couvrent le monument. Le toit est incliné, et les revers sont couverts d'ornements en stuc, malheureusement trop détériorés par les pluies et par les envahissements de la végétation pour pouvoir être observés et dessinés; toutefois on peut juger, par ce qui en reste, que lorsque ces ornements étaient entiers et revêtus de couleurs éclatantes, ils devaient offrir un aspect aussi imposant que gracieux. Sur le sommet de l'édifice régnait, comme nous l'avons indiqué, une galerie de petits piliers ayant dix-huit pouces de haut et douze d'épaisseur, faits de pierres scellées avec du mortier, et enduites de stuc. Une couche de pierres plates faisant saillie couronnait cette espèce de balustrade, qui devait être d'un effet merveilleux.

Il est inutile de dire que la destination de ce monument est aussi énigmatique que celle du vaste édifice décrit dans les pages précédentes. Les Indiens de Palenqué croient que c'était une école, et l'appellent ainsi; d'autres personnes, après avoir visité ces localités, prétendent que ce devait être le palais de justice. Nous ne prononcions pas, on le pense bien, entre ces deux opinions.

Au pied de la pyramide, et en face de cet édifice, coule un ruisseau qui alimente un aqueduc construit près du palais. Si l'on traverse ce torrent, on arrive à une terrasse d'environ

soixante pieds d'élévation en pente. Sur l'esplanade qui s'étend au sommet, et qui n'a pas moins de cent dix pieds de longueur, on voit une autre construction pyramidale, ruinée et dévorée par la végétation: elle a cent trente-quatre pieds de hauteur, et supporte un édifice caché, comme le précédent, par les arbres qui ombragent ses débris.

Ce bâtiment a cinquante pieds de façade, et trente et un de profondeur. Trois ouvertures y donnent accès. Tout le devant était autrefois couvert d'ornements en stuc. Les deux piliers extérieurs offrent des hiéroglyphes; un de ceux situés à l'intérieur s'est écroulé; l'autre porte une figure en bas-relief presque entièrement détruite. Le monument est divisé, comme l'autre, en deux couloirs parallèles, avec des plafonds également en pointe, et un pavé de pierres carrées qui porte les traces des brèches qu'y a pratiquées le capitaine Del Rio. C'est dans une salle de cet édifice que se trouve ce fameux bas-relief de la croix, qui a fourni matière à tant d'étranges dissertations. Ce tableau avait originellement dix pieds huit pouces de largeur, et six pieds quatre pouces de hauteur; il était formé par trois pierres juxtaposées. La pierre qui occupe la gauche en face du spectateur est encore en place; celle du milieu a été enlevée par un curieux qui voulait l'emporter, mais qui a été obligé de la laisser sur le bord du ruisseau dont il a été question; c'est là qu'elle gît actuellement, exposée à l'humidité et aux injures de l'air. Le fragment de droite est malheureusement à peu près détruit; plusieurs morceaux ont disparu; mais d'après ceux qu'on a retrouvés devant le monument, il n'est pas douteux que cette partie du bas-relief ne contint des lignes d'hiéroglyphes correspondant à celles qu'on remarque dans le fragment de gauche. Malgré cette dispersion des parties intéressantes de ce tableau, on a pu le rétablir au complet sur le papier. Le dessin que nous en donnons dans ce volume ne reproduit que les deux

tiers de l'original. Dans l'ouvrage de Del Rio, il n'est pas du tout représenté; dans celui de Dupaix, on le voit non tel qu'il existe, mais tel que se l'est représenté l'imagination de l'artiste parisien, c'est-à-dire formant un ensemble parfait; le sujet y est renversé, la croix est au centre, et on n'a figuré qu'un rang d'hiéroglyphes de chaque côté. Probablement à l'époque où Dupaix vit ce tableau, il y a trente-sept ans, il était entier; mais les six rangs d'hiéroglyphes placés derrière chacune des deux figures principales, et contenant de chaque côté cent deux pierres symboliques, n'existent pas dans le dessin publié à Paris. On comprend d'autant moins cette omission, que Dupaix, dans son texte, renvoie expressément à ces nombreux hiéroglyphes.

Une croix fait le principal sujet du bas-relief. Elle est surmontée d'un ornement bizarre que quelques personnes ont pris pour un oiseau. Les deux bras et la pièce verticale sont chargés de dessins indéfinissables et où l'on retrouve le caractère des ornements qui accompagnent les figures du palais. Les deux personnages, dont le rang éminent se devine à leur costume, sont d'un bon dessin, d'un galbe très-correct, et comparables, pour la proportion des formes, aux figures sculptées sur les murs des temples de l'Égypte. Leurs vêtements diffèrent de ceux que nous avons précédemment décrits, et les plis qu'on y remarque attestent qu'ils étaient en étoffe souple, telle, par exemple, qu'un tissu de coton. Les deux figures sont tournées vers la croix qui est entre elles; l'une, affublée d'une coiffure baroque, et portant une espèce de cravate dont les bouts pendent le long du dos, en grosse torsade, tient à la main un instrument qu'on peut prendre pour un sceptre; l'autre personnage, beaucoup plus simplement vêtu, semble présenter une offrande; l'objet qu'il tient sur ses bras nous paraît complètement indéfinissable, bien qu'on ait affirmé que c'était un enfant. L'ensemble du tableau a un caractère

moins barbare que les bas-reliefs des autres édifices de Palenqué; malgré la bizarrerie des ornements, on y observe une plus grande régularité dans le dessin, plus de symétrie et plus de grâce dans les contours. On a pensé avec raison que ces figures pouvaient représenter des prêtres dans l'exercice de leurs fonctions sacerdotales. Sans aucun doute, les hiéroglyphes donnent le mot de l'énigme; il faut même remarquer que d'autres caractères symboliques, placés dans l'intérieur du tableau et tout près des figures, rappellent l'usage adopté par les Égyptiens d'indiquer d'une manière analogue le nom, l'histoire, les fonctions ou la qualité de l'individu représenté.

Ce bas-relief a, comme nous l'avons dit, donné lieu à une foule de conjectures. Dupaix et ses commentateurs, assignant à l'édifice qui le renferme une haute antiquité, ou du moins une date de beaucoup antérieure à l'avènement du Christ, affirment que c'est là une véritable croix, telle que, suivant eux, elle était connue et usitée comme un emblème chez les peuples anciens, longtemps avant qu'elle devint le signe de la foi chrétienne. D'autres y ont vu la croix chrétienne elle-même, attribuant sa présence dans un temple de Palenqué à certain voyage, tant soit peu fantastique, du peuple de Dieu dans le nord du nouveau continent. Les moines d'Amérique, dans un excès de zèle, ont écrit, sur la foi de chants populaires probablement fabriqués par eux-mêmes, que la venue du Messie chrétien avait été prédite de toute antiquité dans le nouveau monde, et dès lors se trouverait naturellement expliquée la croix de Palenqué. Il est fâcheux que toutes ces dissertations soient plus ingénieuses que fondées en raison. M. Waldeck nous paraît plus près de la vérité quand il croit retrouver dans cette prétendue croix un instrument de supplice usité par le peuple de ces contrées (\*). Toutefois,

(\*) Voir le Voyage archéologique et pittoresque dans la péninsule de Yucatan, par M. Waldeck.

nous jugeons qu'il est sage de s'abstenir en pareille matière, car aucun rayon de lumière ne peut jusqu'à présent percer l'obscurité qui entoure les emblèmes et le culte de ces nations éteintes.

Absence complète de traces d'escaliers dans le monument dont il est question comme dans celui qui précède. Les arbres qui croissent le long de ses murs sont le seul moyen de communication avec la partie supérieure. Il se termine tout autrement que l'édifice voisin: le toit est incliné, et ses revers sont chargés de figures, de plantes et de fleurs en stuc, aujourd'hui presque méconnaissables. Parmi les débris de cette toiture se trouvaient les fragments d'une belle tête et de deux corps presque comparables, pour le dessin et les proportions, aux modèles de la statuaire grecque. Le sommet du toit s'élargit en plate-forme, et supporte, dans cette partie, deux étages superposés. Cette plate-forme n'a que deux pieds dix pouces de large, et le premier étage a sept pieds cinq pouces d'élévation; la hauteur du second est de huit pieds cinq pouces. On monte de l'un à l'autre par une série de pierres carrées faisant saillie les unes au-dessus des autres. Le dernier étage est couvert de pierres posées à plat, et ressortant de chaque côté. Les deux faces de cette étroite construction sont décorées d'ouvrages en stuc entremêlés d'emblèmes variés, de figures humaines, de jambes, de bras dispersés dans un désordre étrange, le tout offrant des ouvertures de distance en distance, et comme percé à jour; autrefois d'élégants ornements en relief rehaussaient l'éclat et la valeur de ces détails de sculpture. L'aspect de ces deux étages devait être, à distance, celui d'un treillis gracieux. On ne voit rien de semblable dans les autres monuments de Palenqué, lesquels sont eux-mêmes uniques dans leur genre. Peut-être cette galerie supérieure était-elle destinée à servir d'observatoire ou de belvédère, car, à travers les arbres dont les branches arrivent jusqu'à cette

hauteur, le regard embrasse un magnifique panorama, dans lequel la forêt, le lac de Terminos et le golfe du Mexique sont les objets les plus remarquables.

Non loin de ce curieux monument, M. Stephens a découvert une statue qui n'avait pas été aperçue par ses devanciers, et qui était à moitié enfouie sous un monceau de terre et de débris. C'est la seule qui ait été jusqu'ici trouvée à Palenqué. On est frappé de l'expression calme de la pose et de la physionomie, ainsi que de l'analogie singulière qui existe entre ce morceau et les personnages des temples égyptiens, bien que cependant on ne puisse pas le comparer, sous le rapport de la taille, aux gigantesques figures trouvées sur les rives du Nil. Cette statue a dix pieds six pouces de haut; la coiffure est haute, et s'élargit des deux côtés de la tête; à la place des oreilles, il y a des trous qui étaient peut-être ornés de pendants en or ou en perles. Le cou est entouré d'un collier; la main droite tient appuyée contre la poitrine une espèce d'instrument dont la partie supérieure est dentelée. La main gauche est posée sur un hiéroglyphe au-dessous duquel on voit des ornements probablement symboliques. La partie inférieure du vêtement a une ressemblance malheureuse avec un pantalon moderne. Le personnage est debout sur un hiéroglyphe qui rappelle encore l'usage égyptien de consacrer de cette façon le nom et les fonctions du héros ou de la personne représentée. Les côtés sont arrondis, et le derrière de la statue est en pierre non travaillée, ce qui prouve que cet intéressant débris était encastré dans un mur.

Au pied de l'élévation qui supporte l'édifice dont nous venons de nous occuper, existe une autre construction de forme pyramidale, ayant à peu près la même hauteur, et également couronnée d'un monument. Telle est l'épaisseur de la forêt dans cet endroit, et même sur les flancs de la pyramide, que, bien que ces deux bâtiments soient séparés par une distance insignifiante,

on ne peut, du sommet de l'un, apercevoir l'autre.

La restauration de ce temple sur le papier, d'après l'examen de ses restes, nous montre un monument de vingt-huit pieds de profondeur, et dont la façade, longue de trente-huit pieds, offre trois ouvertures, dont une, celle du milieu, plus large que les deux autres. Les pilastres des deux extrémités sont décorés d'hieroglyphes en stuc, et de deux larges médaillons gracieusement divisés en compartiments. Les piliers intermédiaires sont revêtus de bas-reliefs marqués du même cachet que la plupart de ceux que nos lecteurs connaissent.

L'intérieur est divisé en deux corridors exactement semblables aux autres. En dehors et en dedans on remarque, en différents endroits, des trous qui servirent peut-être à recevoir les perches formant les échafaudages pendant la construction de l'édifice, et qui n'ont jamais été bouchés (\*). A l'extrémité du couloir est une de ces fenêtres sur lesquelles on a tant disserté, à cause de leur analogie avec le tau égyptien.

Le corridor de derrière est divisé en trois pièces. Celle du milieu renferme un bas-relief de neuf pieds de large sur huit de hauteur, et que l'on peut considérer comme le plus bel échantillon de sculpture qui existe à Palenqué. Ni Del Rio ni Dupaix n'ont donné le dessin de ce tableau, et nous le trouvons pour la première fois dans l'ouvrage de M. Stephens. Il se compose de trois pierres juxtaposées. Le travail de sculpture est irréprochable, et les caractères ainsi que les figures ressortent nettement et distinctement. De chaque côté l'on voit des séries d'hieroglyphes. Les deux principaux personnages sont les mêmes que ceux qui occupent le bas-relief de la croix : ils portent le même costume ; mais ici tous deux font des offrandes à la divinité, et sont debout sur le dos de deux êtres humains, dont un s'appuie

(\*) On observe des trous semblables dans tous les corridors des temples de Palenqué.

à terre sur ses genoux et sur ses mains, tandis que l'autre, couché sur le sol, semble écrasé sous le poids qu'il supporte. Entre eux et au bas du tableau on remarque deux figures accroupies et les jambes croisées, toutes deux s'appuyant d'une main par terre, et soutenant de l'autre une espèce d'appareil dont les deux extrémités reposent aussi sur leur dos. Ces figures sont d'un excellent mouvement, et leur attitude exprime on ne peut mieux la fatigue et la souffrance physique. Elles sont richement vêtues, et portent un jupon de peau de léopard. Sur l'appareil, au centre duquel l'artiste a placé un ornement assez bizarre, sont posés deux bâtons croisés en X, soutenant, à l'endroit de leur jonction, un masque hideux, dont les yeux, figurés par deux volutes, sont démesurément ouverts, et dont la langue pend jusque sur la bordure qui entoure cette tête monstrueuse. Ce masque, emblème de quelque culte perdu, semble être l'objet auquel s'adressent les offrandes des deux principaux personnages. Quant à ces offrandes, elles consistent en deux enfants nouveau-nés, ayant tous deux des visages de monstres à aspect fantastique. Comme dans le bas-relief de la croix, le dessin des deux grandes figures est d'une rare élégance, ce qui est digne d'attention.

Chacun des piliers entre lesquels s'ouvre la porte de cette salle, présente un tableau en pierre avec des figures creusées en bas-relief. Ces tableaux ont été enlevés de leur place primitive et transportés dans une maison du village de Palenqué. Les deux personnages sont debout en face l'un de l'autre : l'un, qui représente évidemment un vieillard aux formes amaigries, a le nez et les yeux fortement marqués ; mais cette particularité n'est pas si étrange qu'elle puisse indiquer une race différente de celle que nous connaissons déjà. La coiffure est singulière et compliquée : elle consiste principalement en feuilles de plantes, parmi lesquelles on remarque une espèce de cactus ; une fleur s'y trouve mêlée et pend derrière la tête. Au nombre des

ornements on distingue le bec et les yeux d'un oiseau, ainsi qu'une espèce de carapace ressemblant à une tortue. Les épaules et le dos sont couverts d'une peau de léopard qui pend jusqu'à moitié jambe. Des manchettes entourent les poignets, et les chevilles sont couvertes d'un ornement semblable. Ce personnage a dans la bouche un chalumeau, de l'extrémité duquel s'échappe une flamme qui rayonne en haut et en bas. Ne serait-ce pas le souffle de la vie, et cette figure ne serait-elle pas destinée à représenter le dieu qui donne l'existence, c'est-à-dire le Créateur ?

L'autre personnage, placé dans le tableau à gauche du spectateur, a le profil qui caractérise tous ceux de Palenqué. Sa coiffure se compose d'un bouquet de plumes, du milieu duquel se détache un oiseau tenant dans son bec un poisson ; deux autres poissons sont mêlés aux plumes de derrière. Le costume consiste en une palatine brodée, en une large ceinture avec une tête d'animal au milieu, en sandales et en jambards montant jusqu'aux genoux. La main tient, par-devant, une espèce de palme qui pend jusqu'à terre. A la ceinture est suspendue une sorte de chaîne, qui soutient un enfant grotesquement dessiné. Des hieroglyphes garnissent la partie supérieure du cadre.

Ces deux figures, avec le grand tableau qu'on aperçoit au fond, sont une des choses les plus remarquables à Palenqué, tant à cause de leur état de conservation, que de la finesse de l'exécution et de l'aspect singulier que présente cet ensemble de sculptures.

Nous passerons sous silence deux ou trois autres monuments découverts à Palenqué, mais qui ne renferment rien d'important, et sont d'ailleurs si ruinés, qu'ils n'ont pu donner matière qu'à des dessins insignifiants.

Quoique résumée dans le plus court espace possible, la description de Palenqué, que nous venons d'essayer, est assez complète pour donner une idée exacte de ces intéressantes ruines. Nous avons consacré plusieurs pages

à cette description, parce que cette localité de l'Amérique centrale est une de celles qui tiennent constamment en éveil la sollicitude de la science, et que ce qu'on en sait se trouve jusqu'à présent contenu dans de gros ouvrages rendus par leur prix exorbitant inaccessibles à la masse du public. Nous aimons à croire que nos lecteurs nous pardonneront l'aridité des détails descriptifs, en considération de l'intérêt du sujet. Il ne nous reste plus que quelques mots à dire sur Palenqué.

On est sans doute curieux de savoir quelle étendue de sol occupent ces ruines. Suivant M. Waldeck, on en trouve dans l'espace de plusieurs lieues ; suivant M. Stephens, le rayon qui couvre ces restes d'une ville inconnue est assez circonscrit. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand les maisons au milieu desquelles s'élevaient ces palais et ces temples existaient encore, la ville devait s'étendre sur une surface immense. Telles qu'elles sont, les ruines de Palenqué remplissent le voyageur d'une respectueuse admiration, et l'étonnent par leurs dimensions, par la profusion et le caractère excentrique des ornements qui les décorent, par leur position sur des constructions pyramidales, enfin par la majesté de leur ensemble et le mystère de leur passé. « Ce que nous avions sous les yeux, s'écrie M. Stephens dans un élan d'enthousiasme, était grandiose, intéressant, remarquable sous tous les rapports ; c'étaient les traces matérielles de l'existence d'un peuple à part, qui a passé par toutes les phases de la grandeur et de la décadence des nations, qui a eu son âge d'or, et a péri isolé et inconnu. Les liens qui l'unissaient à la famille humaine ont été brisés, et ces pierres muettes sont les seuls témoignages de son passage sur la terre. Nous vivions dans les ruines des palais de ses rois ; nous explorions ses temples dévastés et ses autels renversés ; de quelque côté que nous jetassions nos regards, nous retrouvions des preuves de son goût, de son habileté dans les arts, de sa richesse, de sa puissance.

Au milieu de ce spectacle de destruction, nous faisons un retour vers le passé; nous faisons disparaître en imagination la vaste forêt qui dévore ces vestiges respectables; nous reconstruisons par la pensée chaque édifice, avec ses terrasses, ses pyramides, ses ornements sculptés et peints, ses proportions hardies; nous ressuscitons les personnages qui nous regardaient tristement du milieu de leurs encadrements; nous nous les représentons parés de riches costumes rehaussés par l'éclat des couleurs, coiffés de gracieuses aigrettes; il nous semblait qu'ils gravissaient les terrasses du palais et les degrés des temples; ces évocations fantastiques réalisaient pour nous les plus brillantes créations des poètes orientaux. Dans le roman de l'humanité, rien ne m'a plus vivement ému que le spectacle de cette cité, autrefois vaste et splendide, aujourd'hui bouleversée, saccagée, silencieuse, trouvée par hasard, couverte d'une végétation absorbante, et n'ayant pas même conservé son nom, aussi inconnu que son histoire; triste et solennel exemple des révolutions de ce monde!»

Nous ne quitterons pas la province de Chiapas sans mentionner une autre enceinte ruinée découverte dans le voisinage d'Ocozingo. Mais la description de ces restes d'une grande ville nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à dire qu'on y remarque des édifices grandioses assis sur des pyramides élevées, et renfermant des détails de sculpture analogues à ceux qu'on observe à Palenqué, mais beaucoup moins intéressants.

Quant à l'antiquité et au caractère particulier des ruines du Chiapas, nous reviendrons sur cette question après avoir fait connaître à nos lecteurs l'ancienne cité d'Uxmal, qui ne doit pas être mise à part dans l'examen de ce curieux problème.

#### RUINES DU YUCATAN.

La province de Yucatan forme, comme on sait, une péninsule qui se détache hardiment du sol de l'empire mexicain,

et s'avance, au milieu de la mer des Antilles, dans une direction nord-est et nord. Cette portion de terre, qui accidente d'une façon si singulière la région centrale de l'Amérique, a vivement excité l'attention des géologues et des érudits qui font de la géographie physique leur étude spéciale. En considérant l'ensemble des continents et des mers, on a remarqué que toutes les grandes protubérances et tous les grands enfoncements ont lieu dans un sens nord et sud. Cette observation est surtout juste pour les péninsules: en effet, l'Amérique méridionale, l'Afrique, l'Hindoustan, l'Indo-Chine, la Corée, le Kamtchatka, la Scandinavie, la Turquie, l'Italie, l'Espagne avec le Portugal, le Groënland, l'Acadie, les Florides, l'Alaska, la Californie, présentent au nord l'isthme qui les unit au continent, et au midi la pointe qui les termine. On ne peut citer que deux exceptions marquantes: le Jutland et le Yucatan. Mais, en étudiant la nature du sol de ces deux grandes presqu'îles, on a constaté que l'une et l'autre consistent presque entièrement en terres d'alluvion. L'exception n'est donc qu'apparente, et ne contredit en aucune manière le caractère général du phénomène que nous venons de rappeler. Quoi qu'il en soit, la péninsule de Yucatan constitue un des traits physiques les plus frappants du continent américain.

Au point de vue historique et archéologique, cette péninsule n'est pas moins intéressante, car elle est, pour ainsi dire, jonchée de ruines. Partout, dans cette partie de l'Amérique, la poésie des souvenirs parle à l'imagination du voyageur. Malheureusement, ces curieux débris n'ont été que partiellement examinés, ce qui explique suffisamment l'incertitude où l'on est encore sur la filiation, les arts et les religions de ces peuples éteints. Nul doute qu'une exploration complète de la province de Yucatan, au point de vue de la science et des arts, n'amènât des résultats positifs. Mais, en attendant, on en est réduit sur une foule de points de l'histoire des anciens Yu-

catèques, à des conjectures plus ou moins ingénieuses.

A quelque distance de Campêche, près de la rivière problématique de Champoton (\*), et à douze lieues de la mer, on trouve, dans deux endroits différents, des ruines presque entièrement ensevelies sous une végétation puissante.

Il existe, à sept lieues au nord de Campêche, un très-grand tumulus autour duquel on a trouvé une quantité de terres cuites et de bouts de lances en silex artistement travaillé. D'autres tumuli, d'un abord difficile dans la saison des pluies, se voient à quatre lieues plus loin.

Sur la route d'Équelchacan, on peut visiter d'immenses grottes faites de main d'homme, et des monuments en partie cachés par la végétation et par les fragments qui couvrent la terre autour d'eux.

Non loin du Rio-Lagartos, deux pyramides isolées élèvent sur le rivage leur sommet couronné d'arbres séculaires.

Au cap Catoche (nord-est de la Péninsule), ce n'est pas un tumulus antique, ou quelques édifices épars, mais une ville tout entière, qui attend les investigations de l'archéologue.

Sur la côte située en face de l'île Cuzamil (Cozumel), on aperçoit une enceinte de monuments ruinés qui occupe une étendue de plusieurs lieues.

A la pointe de Soliman, et à la baie d'Espiritu Santo, les cartes les plus récentes indiquent d'autres vestiges de la civilisation yucatéque. Les tours qu'on découvre au loin, sur la route de Bacalar, sollicitent aussi l'attention de l'observateur.

(\*) On ne sait si elle vient de l'intérieur du pays ou bien si elle est formée ou plutôt simulée par la mer. A un certain endroit où la rivière forme un grand lac, les bords sont couverts de bois si épais et si impénétrables, qu'on ne peut s'assurer si le Champoton remonte au delà de ce point. On ne pourrait résoudre cette question qu'en faisant le tour du lac dans un bateau rempli de provisions pour toute la durée de l'exploration.

21° Livraison. (GUATEMALA.)

Les belles ruines de Chichenisa, près de Valladolid, ne renferment pas moins de trésors scientifiques que celles de Tichoualahtoun, situées à huit lieues de distance. Enfin, si l'on suit la chaîne de montagnes qui traverse la Péninsule, depuis Muna jusqu'à Tecax, on rencontrera pour ainsi dire à chaque pas des traces intéressantes du séjour d'une nation puissante sur cette terre appauvrie et presque dépeuplée par la conquête.

Mais de toutes les ruines du Yucatan, celles d'Uxmal sont les plus importantes par leurs proportions, leur caractère, et le vaste espace qu'elles occupent.

A dix-sept lieues au sud de Mérida, capitale de la province, sur un plateau élevé, s'étend une enceinte de monuments ruinés, connus sous la dénomination d'Uxmal (\*), à cause du voisinage d'une hacienda, ou ferme, qui porte ce nom. Ces restes d'une cité puissante couvrent, suivant M. Waldeck, un terrain de plus de huit lieues; ils sont beaucoup mieux conservés que Palenqué, ce qui permet de les examiner en détail.

Uxmal est le nom moderne, le nom provisoire et emprunté. Quelle est la véritable dénomination de ces ruines? En d'autres termes, quelle était la grande ville dont les vestiges jonchent aujourd'hui le plateau d'Uxmal? Les documents positifs nous font défaut pour résoudre cette question importante. M. Waldeck, qui a parcouru et habité le Yucatan pendant les années 1834 et 1836, a hasardé une solution que nous devons faire connaître: il affirme que cette ancienne cité ne pouvait être qu'Itzalane; et voici sur quelles considérations il se fonde:

Itzalane était la capitale des Itzaexes; or, l'enceinte dont il est ici question, révèle une ville de premier ordre;

Itzalane était positivement voisine de Mani. Or, les restes de Mani couvrent la plaine qui s'étend autour du plateau d'Uxmal;

(\*) Prononcez *ouchmal*: ce nom signifie ancien, ou du temps passé. C'est à tort que quelques écrivains disent *Oxmutal*.